



QUINZE
DES RÉALISATEURS
Sélection officielle du Festival de Cannes
CANNES 2019

LES FILMS DU POISSON À BANDE À PART FILMS
PRÉSENTENT

LES
PARTICULES

UN FILM DE
BLAISE HARRISON

THOMAS DALOZ

NÉA LÜDERS

SALVATORE FERRO

UN FILM DE BLAISE HARRISON PRODUIT PAR ESTELLE FIALON, LIONEL BAISER SCÉNARIO BLAISE HARRISON, MARISSETTE DESERT MUSIQUE ORIGINALE ELO IMAGE COLIN LÉVÊQUE MONTAGE ISABELLE MANQUILLET, OÉNOLA MÉAULME PRISE DE SON MARC VON STÜBLER MONTAGE SON ET
CRÉATION SONORE OLIVIER TOUCHÉ MIXAGE OLIVIER DOZMARD EFFETS SPÉCIAUX MAC DUFF CASTING BLAISE HARRISON, ELIE GRAPPE 1^{er} ASSISTANT RÉALISATION LUCAS LOUBANESSE DIRECTEUR DE PRODUCTION TATIANA BOURDIN PRODUIT PAR LES FILMS DU POISSON, BANDE À PART FILMS EN COPRODUCTION AVEC
AVERORE, WUOM, ALPES CINÉMA, RTE RADIO TÉLÉVISION SUISSE AVEC LA PARTICIPATION DE LA RÉGION AUVERGNE RHÔNE-ALPES ET DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DES YVES ATHEM AVEC LE SOUTIEN DE L'OPÉRA FÉDÉRAL DE LA CULTURE (OPC) AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL+, CMC+, CINEFORUM ET
LE SOUTIEN DE LA LOTERIE ROMANDE, CNC (CRÉATION VISUELLE ET SONORE), LA FONDATION SAN POUR LE CINÉMA, LE FONDS CULTUREL SUISSE/IMMAGE, SUDCÉS PASSAGE ANTENNE SRG SSR EN ASSOCIATION AVEC CINEIMAGE 13 PROJET DÉVELOPPÉ AVEC LE SOUTIEN DE MEDIA DESK SUISSE, FONDS CULTUREL DE LA SOCIÉTÉ
SUISSE DES ARTISTES (CSA), CICLIS REGION CENTRE VAL DE LAÏSSE EN PARTENARIAT AVEC LE CNC, CENARÉ LA DÉVELOPPEMENT, CINEVENTURE DÉVELOPPEMENT ET DIFFUSION LA DÉVELOPPEMENT DISTRIBUTION SUISSE CENARÉ DISTRIBUTION FRANCE À VENTES INTERNATIONALES LES FILMS DU LOURNAU

MIP, NFB, RTS, RTS2, RTS3, RTS4, RTS5, RTS6, RTS7, RTS8, RTS9, RTS10, RTS11, RTS12, RTS13, RTS14, RTS15, RTS16, RTS17, RTS18, RTS19, RTS20, RTS21, RTS22, RTS23, RTS24, RTS25, RTS26, RTS27, RTS28, RTS29, RTS30, RTS31, RTS32, RTS33, RTS34, RTS35, RTS36, RTS37, RTS38, RTS39, RTS40, RTS41, RTS42, RTS43, RTS44, RTS45, RTS46, RTS47, RTS48, RTS49, RTS50, RTS51, RTS52, RTS53, RTS54, RTS55, RTS56, RTS57, RTS58, RTS59, RTS60, RTS61, RTS62, RTS63, RTS64, RTS65, RTS66, RTS67, RTS68, RTS69, RTS70, RTS71, RTS72, RTS73, RTS74, RTS75, RTS76, RTS77, RTS78, RTS79, RTS80, RTS81, RTS82, RTS83, RTS84, RTS85, RTS86, RTS87, RTS88, RTS89, RTS90, RTS91, RTS92, RTS93, RTS94, RTS95, RTS96, RTS97, RTS98, RTS99, RTS100

cineworx gmbh

«Les particules»

UN FILM DE BLAISE HARRISON

Sortie le 4 septembre 2019 en Suisse romande

Quinzaine des réalisateurs 2019, Cannes

Drame, fiction, Suisse/France 2019, DCP, Couleur, 98 Min.

Langue: Français

CONTACT

Distribution

cineworx gmbh

info@cineworx.ch

+41 61 261 63 70

www.cineworx.ch

Presse

Eric Bouzigon

eric@filmsuite.ch

+41 79 320 63 82

www.filmsuite.ch

1. Synopsis

Pays de Gex, frontière franco-suisse. Pierre-André (P.A.) et sa bande vivent leur dernière année au lycée. À 100 mètres sous leurs pieds, le LHC du CERN, l'accélérateur de particules le plus puissant du monde, provoque des collisions de protons pour recréer les conditions d'énergie du Big Bang, et détecter des particules inconnues à ce jour. Tandis que l'hiver s'installe et que P.A. voit le monde changer autour de lui, il commence à observer des phénomènes étranges, des modifications dans l'environnement, de façon imperceptible d'abord, puis c'est tout son monde qui semble basculer...

Blaise Harrison signe un premier long métrage plein de promesses, au plus près d'une jeunesse écorchée et pure, où la métamorphose et l'inquiétant prennent tout leur sens, bien au-delà de cette parenthèse juvénile. C'est le monde dans son entier et notre rapport aux frontières qui se retrouvent questionnés à travers une mise en scène originale et poétique.

Présenté à la Quinzaine des réalisateurs du Festival de Cannes, «Les particules» a été produit par Lionel Baier pour Bande à Part Films, en coproduction avec Estelle Fialon pour Les Films du Poisson.



Image: «Les particules», Thomas Daloz

2. Liste technique

Réalisation, scénario	Blaise Harrison
Musique	Èlg
Image	Colin Lévèque
Montage	Isabelle Manquillet, Gwénola Héaulme
Son	Marc von Stürler
Casting	Blaise Harrison, Elie Grappe
Production	Lionel Baier BANDE A PARTS FILMS (Suisse), Estelle Fialon LES FILMS DU POISSON (France)
En coproduction avec	RTS Radio Télévision Suisse, Auvergne-Rhône-Alpes Cinéma
Avec la participation de	La Région Auvergne-Rhône-Alpes, Centre National du Cinéma et de l'Image Animée
Avec le soutien de	L'Office Fédérale de la Culture (OFC)
Avec la participation de	Canal+, Ciné+, Cinéforum et le soutien de la Loterie Romande, CNC (création visuelle et sonore), La Fondation Gan pour le Cinéma, Le Fonds Culturel Suissimage, Succès passage antenne SRG SSR
En association avec	Cinémage 13
Projet développé avec le soutien de	MEDIA Desk Suisse, Fonds Culturel de la Société Suisse des Auteurs (SSA), Ciclic Région Centre-Val de Loire en partenariat avec le CNC, Cinémage 10 Développement, Cineventure Développement et Soficinema 10 Développement
Distribution Suisse	cineworx
Ventes Internationales	Les Films du Losange

3. Liste artistique

P.A.

Thomas Daloz

Roshine

Néa Lüders

Mérou

Salvatore Ferro

Cole

Léo Coulfort

JB

Nicolas Marcant

Léa

Emma Josserand



Image: «Les particules»

4. À propos de Blaise Harrison

Né en 1980 et de nationalité franco-suisse, Blaise Harrison est diplômé de l'ECAL en 2003. En 2006, il co-réalise «Bibeleskaes» (29 min) avec Maryam Goormaghtigh, sélectionné au Festival Visions du Réel de Nyon, puis collabore pendant deux ans à la revue documentaire Cut Up d'ARTE en réalisant 12 courts métrages. Il réalise à nouveau deux documentaires pour ARTE : «Armand, 15 ans l'été» (50 min), sélectionné à la Quinzaine des Réalisateurs à Cannes en 2011 et prix du Meilleur Documentaire au Festival Dei Popoli de Florence, et «L'harmonie» (60 min), sa première coproduction franco-suisse, sélectionné à Locarno en 2013 et qui remporte une Etoile de la SCAM. «Les particules» est son premier long métrage de fiction et a été sélectionné à La Quinzaine des Réalisateurs en 2019. Blaise Harrison travaille aussi régulièrement comme chef opérateur, récemment sur L'Opéra de Jean-Stéphane Bron.

Filmographie

- 2019 «Les particules» (Long métrage fiction)
- 2016 «Armand, New York» (Court métrage documentaire)
- 2014 «Armand, 19 ans» (Court métrage documentaire)
- 2013 «L'harmonie» (Documentaire)
- 2011 «Armand, 15 ans l'été» (Documentaire)
- 2006 «Bibeleskaes» (Court métrage documentaire)

5. Note d'intention du réalisateur

«Les particules» est mon premier long métrage de fiction, un teen movie fantastique qui s'inscrit dans la continuité de mes précédents documentaires et dans lequel le réel et la fiction se côtoient et se nourrissent. C'est un film sur l'adolescence inspiré par les souvenirs et les sensations que je garde de ces années dans un territoire bien spécifique que je connais bien pour y avoir grandi : le Pays de Gex, région à la fois banale et particulière, située entre la grande métropole genevoise et la nature la plus sauvage du Haut-Jura, et traversée en sous-sol par le LHC du CERN, le plus puissant accélérateur de particules du monde où les conditions d'énergie du Big Bang sont recréées pour tenter de percer certains des plus grands mystères de l'univers. Mettre en relation ce qui se joue à la surface et en sous-sol est ma porte d'entrée pour raconter de façon métaphorique et sensorielle l'inquiétude de P.A. face à un monde qu'il voit se transformer et dans lequel il n'arrive plus à trouver sa place.

«Les particules» est une expérience adolescente loin des préoccupations adultes, un trip éveillé empreint d'étrangeté et de douceur sur fond d'amitiés, d'histoires d'amour, et de physique quantique.

Blaise Harrison



Image: Blaise Harrison

5. Entretien avec Blaise Harrison

Après les deux documentaires Armand, 15 ans l'été et L'Harmonie, «Les particules» est votre premier film de fiction. Comment s'est fait le passage d'un genre à l'autre ?

Dans le cadre de mes études à l'École cantonale d'art de Lausanne, département cinéma, j'avais déjà réalisé des courts métrages de fiction, et j'ai découvert la pratique du documentaire un peu par moi-même, en essayant de trouver une façon de tourner qui correspondait le plus à ma personnalité et à ma sensibilité, préférant partir du réel et le modeler au gré des accidents et des imprévus. Mon premier court métrage documentaire, co-réalisé avec Maryam Goormaghtigh à la fin de mes études, est une errance en Alsace, un été, à la rencontre des gens et des paysages. C'est un film assez photographique et contemplatif, sans narration ni dramaturgie particulière, mais avec une vraie envie de cinéma. Le film s'est construit pendant le tournage, au fil des rencontres et des idées qui arrivaient en chemin. J'ai tout de suite beaucoup aimé cette liberté-là, qui m'a amené progressivement à m'intéresser au documentaire, sans jamais perdre de vue la fiction, ou du moins ce qui en est à la base : raconter une histoire. Je ne me suis jamais privé non plus de beaucoup intervenir dans mes documentaires, pendant le tournage mais aussi au montage, afin de mettre toutes les ressources du cinéma au service de ce que je voulais raconter. Peu à peu j'ai eu envie de procéder à une stratégie inverse pour assumer et travailler cet aspect interventionniste avec plus de liberté : partir d'une idée de fiction, avec une histoire, une dramaturgie et des personnages inventés, et puis aller chercher dans la réalité tout ce qui pouvait s'en approcher le plus. C'était une expérience très différente pour moi puisque j'étais amené à préparer la narration un maximum avant le tournage, là où auparavant elle se construisait essentiellement au tournage et au montage.

Partant de ce principe, comment s'est construit «Les particules» ?

Le film est d'abord né du désir de filmer l'adolescence en m'inspirant du souvenir et des sensations que je garde de ces années dans un territoire bien spécifique que je connais bien pour y avoir grandi : le Pays de Gex, région à la fois banale et particulière, située entre la grande métropole genevoise et la nature immédiatement été fasciné et interpellé par sa façon de s'exprimer, sa posture, son attitude. J'imaginai ce personnage me ressembler à cet âge-là, et Thomas me semblait si différent.

Il m'a fallu beaucoup de temps pour accepter le fait qu'il s'imposait dans ce rôle-là. Sa candeur, son innocence et son intelligence transcendaient le jeu qu'on lui demandait de produire. Thomas est le seul à avoir dû endosser un vrai rôle de composition. Même s'il joue avec ses propres vêtements, même s'il garde sa propre coiffure et sa propre attitude, Thomas a dû se glisser dans la peau d'un personnage bien plus réservé qu'il ne l'est dans la vraie vie la plus sauvage du Haut-Jura, et traversée en sous-sol par l'accélérateur de particules du CERN : je n'ai rien inventé, je suis parti de cette matière existante. Il était alors nécessaire que les jeunes jouant dans le film viennent de cette région. J'ai filmé leur véritable environnement, chez eux, avec leurs vrais parents, leurs vrais frères et soeurs... Je suis donc parti à la recherche des gens qui correspondaient le plus possible à ce que je m'étais imaginé, et en même temps j'espérais qu'ils m'emmèneraient ailleurs. C'est aussi la raison pour laquelle je souhaitais que les acteurs n'aient pas accès au scénario à l'avance. Ils le découvraient au jour le jour. Et même là, je ne leur donnais jamais rien à lire. Je leur expliquais juste la situation et le contexte, et j'essayais de voir ce qu'ils allaient pouvoir en faire. Je ne voulais pas leur mettre des mots dans la bouche, préférant au contraire qu'ils s'expriment avec leur propre langage et leurs maladresses. Je souhaitais aussi éviter qu'ils se fassent une idée préétablie de ce que je pouvais potentiellement attendre d'eux et préserver à tout prix cette forme d'innocence et de spontanéité très précieuse. C'était périlleux, car je devais aussi composer avec le cadre très rigide du film de fiction, en l'occurrence fantastique, avec des scènes qui réclament plus de techniciens, plus d'attention, plus de préparation. Il fallait trouver un équilibre entre une envie forte de liberté et ce contexte contraignant. En partant d'un scénario inventé, le réel a donc pour rôle de m'amener quelque chose de nouveau et de vivifier la fiction. C'est un cadre, qui me permet de savoir quoi chercher dans la réalité.

On peut s'imaginer que le choix des acteurs, et des quatre amis en particulier, a été un enjeu de taille, à cet égard...

La bande de garçons au centre du film est en effet représentative de cette volonté. C'est un groupe qui n'existait pas dans la vraie vie. Ils ne se fréquentaient pas ni ne se connaissaient. Pour les trouver, nous avons notamment passé plusieurs semaines, durant l'année qu'aura duré le casting, au lycée où j'ai été moi-même élève, et qui réunit tous les jeunes du Pays de Gex. Nous avons proposé aux ados intéressés de nous y rencontrer et de nous parler d'eux

dans le cadre d'entretiens filmés. Le but de cette première phase de casting n'était pas de tester leur capacité de jeu, mais d'essayer de les connaître un peu, de saisir leur sensibilité. Plus de 500 élèves se sont présentés, et ces échanges se sont avérés passionnants : la parole se libérait, les jeunes se livraient très librement et nous ont offert des témoignages très riches et touchants. Ceci dit, les garçons de la bande ont été trouvés en dehors de ces auditions. Et je ne suis pas étonné, car mes personnages ne se seraient jamais présentés spontanément à un casting comme celui-ci. On a eu des vrais coups de coeur sur des physiques, des dégaines, des personnalités... J'ai dû aller vers eux, les convaincre, gagner leur confiance, et c'était encore mieux. Le jeune qui incarne Mérou a été croisé au lycée le jour de la rentrée. Son charisme et sa façon d'être m'ont sauté aux yeux et tout de suite fait penser au personnage. En ce qui concerne P.A., le personnage principal, le processus a été différent : je l'ai entendu échanger avec un ami dans la cour lors d'une pause et j'ai immédiatement été fasciné et interpellé par sa façon de s'exprimer, sa posture, son attitude. J'imaginai ce personnage me ressembler à cet âge-là, et Thomas me semblait si différent. Il m'a fallu beaucoup de temps pour accepter le fait qu'il s'imposait dans ce rôle-là. Sa candeur, son innocence et son intelligence transcendaient le jeu qu'on lui demandait de produire. Thomas est le seul à avoir dû endosser un vrai rôle de composition. Même s'il joue avec ses propres vêtements, même s'il garde sa propre coiffure et sa propre attitude, Thomas a dû se glisser dans la peau d'un personnage bien plus réservé qu'il ne l'est dans la vraie vie.

Vous dites que les quatre garçons ne se connaissaient pas avant le film ; pourtant leur complicité est saisissante à l'écran. Comment avez-vous obtenu ce résultat ?

En effet, il fallait que le groupe existe. Ils possédaient tous des singularités très fortes, presque inconciliables, mais j'ai senti que quelque chose les reliait. Il fallait qu'ils le sentent aussi. Chez eux, dans le Pays de Gex, j'ai organisé un stage de musique avec le compositeur de la bande originale du film. Aucun n'était musicien, mais c'était intéressant de les voir s'écouter, se lâcher; de leur permettre d'apprendre et de vivre une première expérience ensemble, de créer une harmonie. Et puis, je les ai fait venir plusieurs jours à Paris, qu'ils n'avaient jamais visité. On a passé un week-end ensemble, à se promener dans la capitale. Une osmose s'est donc installée progressivement entre eux, une vraie complicité, et c'était ce que je recherchais. Je voulais que, pendant le tournage, ils puissent interagir entre eux de la façon la plus naturelle qui soit. Bref, je ne voulais surtout pas que leur amitié soit jouée. Comme je n'avais jamais dirigé d'acteurs et que je redoutais cet aspect du

tournage, j'ai pris la résolution de procéder comme dans mes documentaires : provoquer le hasard et poser les circonstances qui me permettent de raconter l'histoire que j'avais en tête. Même pour les passages qui nécessitaient plus de précision, j'essayais toujours de faire en sorte que cela vienne tout seul. Ce travail de lâcher-prise et d'attention à l'imprévu m'intéresse beaucoup. Le choix des seconds rôles s'est fait sur le même principe : ce sont des personnes qui jouent toutes ou presque leur propre rôle, mais dans un cadre reconstitué. C'est un drôle de mélange, toujours à cheval entre la fiction et le documentaire. Cet équilibre a dû être trouvé en particulier au montage.

Cette quête d'équilibre n'est-elle pas liée à la musicalité, qui apparaît comme un thème central dans le film ?

Tout à fait. De façon générale, la musique et le son guident toujours mes projets. J'envisage mes films comme une grande partition sonore, construite sur la base de différents mouvements, avec un rythme, des accélérations, des pauses, etc. Dans ma façon d'envisager le récit, je ne pense jamais vraiment à un schéma narratif classique avec ses phases plus théoriques. La métaphore musicale correspond davantage à une approche intuitive. J'adore la musique minimaliste se développant sur une longue durée avec un mouvement qui lui est propre, et j'envisage le montage de cette façon.

C'est pourquoi la musique du film est très importante. C'est la voix intérieure des personnages et du personnage principal en particulier, qui raconte son trajet intime et qui réagit à ses émotions. L'étrangeté et la dimension fantastique du film naissent aussi de la musique, puisqu'elle exprime tout ce qui reste invisible aux protagonistes comme aux spectateurs. C'est pour cela que, symboliquement, il était important que le personnage soit musicien et que la groupe existe par la musique. Autrement, ils échangent assez peu, ils n'ont pas beaucoup besoin de se parler. C'est par la musique que la communication passe. À un moment donné, dans le film, il n'y a presque plus de dialogues, plus de paroles, comme une invitation à ressentir le film plus qu'à chercher à le comprendre. C'est aussi ce but que je poursuis dans mes films : l'envie de faire partager des sensations et des ressentis au spectateur.

Dans «Les particules», quelles sont les sensations qui président au récit ?

Dans le film, le personnage vit un dérèglement progressif du réel, et c'est ce que j'ai essayé de faire ressentir au spectateur. Au fur et à mesure du film, P.A. perd pied : un glissement s'opère et raconte son inquiétude à l'égard du monde qui ne cesse de changer autour de lui. Les perceptions surnaturelles ou oniriques auxquelles il est sujet le questionnent et l'amènent à s'interroger presque au sens métaphysique du terme sur la marche de ce monde, le rôle qu'il y joue, comment il y évolue, ce qui est vrai et ce qui est faux... J'ai voulu que le film prenne la forme de ces questionnements-là et que le spectateur s'interroge lui-même sur ce qu'il est en train de voir. Là encore, le son et la musique me permettent de faire exister l'invisible, en particulier l'accélérateur de particules, qui est caché sous terre et qui renvoie à l'inconnu. Ce lieu apparaît comme une présence mystérieuse et effrayante. Il y a en effet quelque chose de troublant à se dire que sous nos pieds, les conditions du Big Bang sont recréées artificiellement... Le son me semblait la meilleure façon de faire ressentir la présence de cette énorme machine souterraine à la puissance monstrueuse, tout en la faisant entrer en vibration avec les personnages et le spectateur. P.A. possède une sorte de super-pouvoir, une acuité que les autres n'ont pas, une hypersensibilité aux choses, aux éléments de la nature et à l'invisible, comme s'il était, lui, plus particulièrement connecté à l'univers. La physique quantique nous dit que tout ce que l'on sait, c'est que l'on ne sait pas grand chose. Le monde est une énigme totale et des chercheurs très sérieux envisagent les choses les plus folles. Quand on est un adolescent un peu sensible, tout cela provoque un grand vertige. Je trouvais intéressant que le fantastique vienne du réel, qu'il soit envisageable et probable. Le fantastique et la physique quantique se confondent dans le même point de vue : il n'existe aucune certitude. Les altérations du monde viennent-ils de l'accélérateur, des drogues ou de la folie qui s'empare du personnage ? La grande question est : qu'est-ce qui est vrai ?

À partir de là, l'accélérateur de particules n'est-il pas une image symbolique de l'adolescence ?

En prenant l'accélérateur comme catalyseur, «Les particules» est en effet un teen movie qui cherche à capter l'instabilité de cet âge là. Je trouve jouissif le principe de jouer avec les codes de genres très identifiés: le teen movie, le fantastique, l'horreur, les trips psychédéliques à la Ken Russell – pour finalement s'en échapper.

Tout cela m'a nourri mais j'avais aussi envie d'en faire autre chose. Le but ultime, c'est de rappeler au spectateur les sensations de ses 17 ou 18 ans, quand tout change et où l'on découvre le monde d'un nouvel œil. Le fantastique permet de raconter l'inquiétude du personnage face à cet univers étranger qu'il ne comprend plus. C'est grâce à la rencontre avec le personnage de Roshine et l'amour qu'il ressent pour elle qu'il va parvenir à surmonter ses peurs et finalement grandir. «Les particules» raconte donc une histoire d'amour très simple, un peu naïve, une rencontre à peine esquissée mais qui donne naissance à des sentiments profonds, tangibles et réels. Cette possibilité d'une alternative plus belle s'oppose au monde noir et inquiétant des métamorphoses et des doutes. La disparition du copain est le climax de cette angoisse. Habituellement, le teen movie considère cet âge-là comme une période transitoire, mais j'aime considérer l'adolescence en tant que telle. Lorsqu'elle se termine, c'est presque, à mon sens, ce qui existe de plus beau qui prend fin. À cette période-là, la sentimentalité est exacerbée, comme tout le reste. Il y a une violence extrême dans la façon de ressentir le monde, les amitiés, les passions... En grandissant, on perd quelque chose de cet âge qui me touche beaucoup. C'est pour cela que, dans le film, j'ai voulu mettre les parents et les adultes de côté. Dans le scénario, ils étaient beaucoup plus présents, avec leurs propres problématiques domestiques, financières et même le caractère anxiogène de notre réalité marquée par les attentats et les crises politiques. Mais j'ai finalement décidé de les laisser hors-champ, ou vraiment au second plan, car ces adultes ne peuvent rien pour les jeunes. Ils sont inefficaces à les comprendre, à les aider, à intervenir. C'était d'ailleurs un énorme enjeu pour moi : si je suis parti des souvenirs et des sensations de ma propre adolescence, je voulais m'assurer qu'ils étaient encore justes et qu'ils correspondaient à la réalité des jeunes d'aujourd'hui. Les témoignages recueillis lors des repérages et des semaines de rencontres au lycée m'ont permis de prendre le pouls de l'adolescence contemporaine. Même si je me suis beaucoup inspiré de mon passé, je ne voulais pas faire un film d'époque, mais au contraire un film qui soit ancré aujourd'hui, et qui parle à la jeunesse d'aujourd'hui aussi bien qu'il parle d'elle.

Au-delà des genres comme le teen movie et le fantastique, quelles sont les influences des Particules ?

En plus du cinéma, j'avais envie d'un film qui évoque aussi l'univers des bandes dessinées, qui est important pour moi.

Je pense aux bandes dessinées indépendantes américaines, comme celles de Charles Burns (Black Hole) ou Daniel Clowes (Ghost world, The Death Ray), qui explorent les troubles de l'adolescence en mélangeant subtilement quotidien et surnaturel, créant le sentiment d'un monde obscur et incompréhensible. Il se dégage de leurs récits en images une dimension contemplative qui rejoint beaucoup de choses qui m'intéressent, comme la photographie, la composition du cadre, le rythme à trouver pour faire exister les personnages et les choses. Dans ces bandes dessinées, on retrouve aussi cette volonté de faire implorer les genres pour aborder la forme du récit d'une manière radicalement différente. Comme eux, j'ai voulu laisser l'inquiétude naître de certaines durées, de certaines longueurs, et même de la façon de composer les images. Le grand angle permet d'être proche des personnages tout en laissant vivre l'arrière-plan, comme un lieu d'étrangeté où tout peut arriver. Il suggère que quelque chose se cache dans ce monde. Tout cela permet de laisser le spectateur aller lui-même à la recherche de l'irréel. Au fur et à mesure, le film évolue de plus en plus vers une forme d'abstraction. Mais il est important que le spectateur ne lâche jamais le personnage de P.A., qui est le fil d'Ariane du récit, car tout est perçu à travers son regard. À partir du moment où l'on reste dans ses pas, tout peut arriver car, même si on perd pied avec lui, l'essentiel est de ne jamais le perdre de vue, lui.

Filmer l'adolescence, n'est-ce pas finalement représenter le passage d'un monde à un autre ?

En effet, «Les particules» est finalement un film sur les frontières et leur perméabilité : frontière franco-suisse, frontière entre le visible et l'invisible, frontière entre la connaissance et la croyance, frontière entre les adolescents et les adultes, frontière entre la réalité et le surnaturel, entre la fiction et le documentaire, frontière entre les mondes – P.A. vit-il à la fin du film dans le même monde qu'au début ? Beaucoup de questions sont posées dans «Les particules», auxquelles je ne tiens pas forcément à répondre. Il en est de même dans la vie : on ne comprend pas toujours tout, mais ce n'est pas grave. C'est le chemin qui compte. Le chemin qu'emprunte P.A., c'est celui qui lui permettra, à la fin du film, d'avoir grandi.